

Études littéraires africaines

MILLER (Christopher L.), *The French Atlantic Triangle. Literature and Culture of the Slave Trade*. Durham & London : Duke University Press, 2008, 571 p. – ISBN 978-0-8223-4151-2



Daniel Delas

Number 27, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034312ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034312ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delas, D. (2009). Review of [MILLER (Christopher L.), *The French Atlantic Triangle. Literature and Culture of the Slave Trade*. Durham & London : Duke University Press, 2008, 571 p. – ISBN 978-0-8223-4151-2]. *Études littéraires africaines*, (27), 88–89. <https://doi.org/10.7202/1034312ar>

l'espace du « Tout-Monde ». Chez lui, la littérature est une « cartographie de l'errance » (p. 158), instaurant une relation entre l'écrivain, le narrateur et le lecteur, dont les rôles sont réversibles.

En somme, lorsque l'écrivain se pose la question de savoir « pour qui » et « pourquoi » écrire, il développe une « poétique du doute et de l'incertain » (p. 162). Lise Gauvin conclut son propos en soulignant la légitimité et l'importance du travail de l'écrivain francophone – au sens large – dans un contexte de globalisation qui comporte un risque d'uniformisation.

■ Raphaël THIERRY

MILLER (CHRISTOPHER L.), *THE FRENCH ATLANTIC TRIANGLE. LITERATURE AND CULTURE OF THE SLAVE TRADE*. DURHAM & LONDON : DUKE UNIVERSITY PRESS, 2008, 571 p. – ISBN 978-0-8223-4151-2.

Chacun connaît la figure du triangle qui a régulé la traite des Noirs : partis de France, les vaisseaux rejoignaient les côtes d'Afrique, échangeaient leurs marchandises contre des cargaisons d'esclaves qui étaient vendus dans les Caraïbes, puis terminaient leur parcours en emplissant leurs cales des produits de l'économie coloniale sucrière. Ce « commerce triangulaire » a été la source première de la prospérité commerciale de la France au XVIII^e siècle. La première partie de l'étude de C. Miller en dresse un bilan extrêmement bien informé qui insiste sur les relations troubles qui ont existé dans cette double France : France des philosophes des Lumières et France de la traite des esclaves.

Mais le projet de C. Miller n'est pas seulement historique, il repose sur l'hypothèse que ce qu'on nomme en anglais *slave trade* et en français *traite* – terme au demeurant très ambigu – concerne la culture : la culture européenne au premier chef, mais aussi la culture mondiale, en ce sens que c'est un lieu de mémoire. L'auteur s'étonne d'ailleurs que dans les sept volumes des *Lieux de mémoire* dirigés par Pierre Nora, il ne soit pas fait mention du commerce triangulaire. Il y a donc une vraie urgence à se demander pourquoi le problème de la traite a pu rester aussi longtemps méconnu et refoulé en France, par les écrivains en particulier. Sans doute l'esclavage a-t-il été dénoncé par de grands esprits au plan des principes, mais la littérature a gardé un silence étonnant sur le commerce lui-même et les ramifications qu'il avait dans toute la société française.

C. Miller considère donc cette culture issue de la traite dans les représentations qu'en a données la littérature française entre 1780 et 1850, représentations « d'en haut » en ce sens qu'elles émanent d'écrivains français représentatifs des opinions de leur temps, fondées sur l'idée de la supériorité de l'*homo occidentalis* ; ensuite il les oppose aux représentations francophones d'aujourd'hui, représentations « d'en bas » puisqu'elles donnent la parole aux « esclavagisés » qui, longtemps « chosifiés », émergent désormais comme sujets de l'écriture. Cette dernière partie est très brève, mais elle est essentielle au projet en ce qu'elle appelle une suite.

La deuxième partie considère donc l'absence de représentation de la traite dans une sélection d'œuvres, celles d'Olympe de Gouges, Germaine de Staël et Claire de Duras, qui se focalisent seulement sur la couleur, dénoncée comme un discriminant absurde et injuste : O. de Gouges propose seulement d'améliorer lentement le sort des esclaves ; G. de Staël dresse un véhément portrait sentimental de Pauline son héroïne, mais laisse tous les autres esclaves dans l'ombre ; C. de Duras, dont la famille était très impliquée dans l'économie esclavagiste, est certes abolitionniste avec son roman *Ourika* (1823), mais tout se passe dans une atmosphère purement compassionnelle, sans la moindre allusion à la violence de la traite et de l'exploitation des esclaves.

La troisième partie s'attache à quatre écrivains de la génération suivante : P. Mérimée, le baron Roger, E. Sue et É. Corbière. P. Mérimée est sans doute le plus malmené car C. Miller montre que, s'il met bien en scène dans *Tamango* (1829) une mutinerie de Noirs, il n'écrit nullement pour soutenir la cause abolitionniste, puisqu'il dépeint des êtres totalement frustes et incapables d'assumer leur liberté. L'immense succès de cette nouvelle en France illustre la force de l'idéologie colonialiste. *Atar-Gull* (1831), d'E. Sue, renverse la perspective en introduisant dans le roman de piraterie un face-à-face marqué par l'homosocialité, voire par l'homosexualité qu'É. Corbière développera dans *Le Négrier* (1832), comme si la prise en compte de la force d'un regard sexualisé permettait de mieux comprendre l'esclavage. L'étude allant dans le sens des *gender studies*, on comprend pourquoi C. Miller a considéré en premier des écrivains femmes : là où leur compassion affective pour de pauvres jeunes filles reste ineffective, l'hétéronormativité sociale et sexuelle des héros d'E. Sue et É. Corbière mène à une représentation plus profonde de la relation du maître et de l'esclave, comme le montrera F. Fanon un siècle plus tard.

La quatrième partie présente rapidement quelques œuvres francophones (A. Césaire, É. Glissant, M. Condé) qui répondent aux précédentes à travers la représentation fictionnelle de la traite par les « esclavagisés ». Cet ouvrage majeur, documenté et fervent, se conclut par quelques pages très fortes consacrées à la France d'aujourd'hui, qui appellent à « rafistoler la mémoire » (T. Monénembo, *Pelourinho*, p. 150) en soutenant la production de romans et de films consacrés à la traite des esclaves.

■ Daniel DELAS

Roger (JACQUES-FRANÇOIS, BARON -), *FABLES SÉNÉGALAISES RECUEILLIES DE L'OUOLOF ET MISES EN VERS FRANÇAIS AVEC DES NOTES DESTINÉES À FAIRE CONNAÎTRE LA SÉNÉGAMBIE, SON CLIMAT, SES PRINCIPALES PRODUCTIONS, LA CIVILISATION ET LES MŒURS DES HABITANTS*. PRÉSENTATION DE KUSUM AGGARWAL. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2008, 170 p. – ISBN 978-2-296-07036-3.

Si les spécialistes connaissaient l'existence de cet ouvrage du Baron Roger, paru à Paris en 1828, rares étaient ceux qui avaient pu en prendre directement